

## «CONSTRUIRE L'EUROPE DES HOMMES LIBRES» DANS LES ANNÉES D'APRÈS-GUERRE EN FRANCE

Catherine d'HUMIÈRES

Université de Cergy-Pontoise

[d.humieres@free.fr](mailto:d.humieres@free.fr)

### **I**ntroduction: d'une guerre à l'autre

1870, 1914, 1939... en moins de 70 ans, la France et l'Allemagne se firent trois guerres, chaque fois plus meurtrières, chaque fois plus cruelles. En 1918, les combattants, survivants des millions de morts de la première guerre mondiale, revinrent chez eux en parlant de la «der des der», tant ils furent traumatisés par ce qu'ils vécurent dans les tranchées du front du nord et de l'est de la France. Malheureusement, ce ne fut pas la dernière car la victoire, en humiliant les vaincus, sema les graines du conflit suivant, vingt-cinq ans plus tard. Et ce ne fut pas non plus l'un des derniers puisque, depuis lors, les hommes n'ont cessé de se faire la guerre, jusqu'en Europe même, il suffit de penser à la tragédie vécue dans les Balkans il n'y a finalement pas si longtemps... Cependant, à l'issue de la seconde guerre mondiale, aussi bien les Allemands que les Français se mirent d'accord sur le fait que continuer ainsi équivalait à un véritable suicide et commencèrent à penser à mettre en place une véritable «construction européenne» en fondant dès 1948 l'Organisation Européenne de Coopération Économique (OECE) destinée à déboucher sur un grand Marché Commun européen qui se mettra progressivement en place en commençant, en 1950, par la création de la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier (CECA). Nous connaissons tous les étapes de cette construction économique et il n'est pas question de les rappeler ici. Ce qui nous a intéressée tout particulièrement, c'est plutôt l'aspect culturel et idéologique de cette union européenne dont on voit les prémises dans la posture adoptée par certains auteurs de littérature de jeunesse des années qui suivirent la fin de la seconde guerre mondiale: la volonté de convaincre les adolescents de l'après-guerre de l'urgence d'une véritable réconciliation capable de susciter l'émergence d'une authentique identité européenne. Nous avons jugé intéressant de nous pencher sur ce sujet même s'il ne pouvait être question, dans le cadre imparti à cet article, d'en proposer une analyse vraiment exhaustive. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes contentés d'un corpus de douze romans sélectionnés dans la même collection dans la mesure où ils nous ont paru particulièrement représentatifs du thème de cette étude.

## I. Contexte éditorial et idéologique

Ces ouvrages pour adolescents furent édités dans la collection «Signe de piste» qui eut un réel succès entre 1937 et 1980, et qui existe d'ailleurs toujours malgré bien des vicissitudes éditoriales. Le but de ses fondateurs fut de créer une collection de romans destinés aux adolescents –garçons de préférence–, et basés sur l'idéologie du scoutisme créé par l'Anglais Baden Powell en 1907 et adapté de façon pérenne en France par le père Sevin en 1920. Les auteurs les plus connus –Serge Dalens et Jean-Louis Foncine– futurs directeurs de la collection, avaient publié avant-guerre leurs premiers romans où ils mettaient en scène des groupes de jeunes garçons qui suivaient l'idéal scout du grand jeu et du service à l'autre. La guerre les força à opérer un tournant sans pour autant changer vraiment la donne, dans la mesure où dès l'année 1920 le scoutisme, en s'introduisant dans de nombreux pays, était devenu un mouvement international et insistait sur la notion d'idéal scout partagé au delà des frontières. On ne se rend plus vraiment compte, actuellement, à quel point le scoutisme a été important entre 1930 et 1970, porteur d'idéal chevaleresque, de rêves d'aventures, d'abnégation et de sacrifice dans la réalisation d'exploits basés sur l'exigence du dépassement de soi. Toutes choses qui sont peu à peu devenues obsolètes, tout au moins en France, au fur et à mesure de l'introduction dans les esprits des idées de 1968 qui tournaient le dos à ces idéaux en imposant une société tout orientée sur la consommation et l'assouvissement des désirs individuels, obsédée par le «principe de précaution» qui empêche définitivement toute prise de risques inconsidérée.

Institutionnalisé par le père Sevin, le scoutisme français fut majoritairement catholique alors que Baden Powell l'avait conçu a-confessionnel. La collection «Signe de piste» en est le reflet, tout au moins dans ses premières années, car les héros sont généralement profondément croyants. Elle se laïcise un peu ensuite, et aborde d'autres mondes et d'autres croyances. Nous insistons un peu sur cet aspect car l'essentiel de notre corpus porte sur des ouvrages publiés essentiellement entre 1947 (c'est-à-dire avant même le début de la coopération franco-allemande) et 1964, même si nous en avons retenu un de 1940 et un de 1973. Deux axes importants se dégagent: un mouvement international et des valeurs fondamentales partagées au-delà des frontières, favorables à l'idée d'amitié entre des peuples belligérants afin de construire, davantage qu'une paix durable, une véritable identité européenne.

Un autre point intéressant concerne le lectorat visé: les jeunes garçons –scouts ou non– de 12 à 16 ans, c'est-à-dire la génération «montante», pleine de promesses d'avenir, à qui les auteurs proposent des héros du même âge pour permettre une identification plus étroite, et qu'ils opposent souvent à la génération précédente, celle des adultes, plus blasés, plus frileux, mais qui est en même temps –et ce n'est pas le moindre des paradoxes– celle qui a fait la guerre. Cela aussi aura de l'importance comme nous le verrons dans le discours tenu dans les ouvrages retenus pour notre corpus.

Notons tout d'abord que les douze romans retenus sont l'œuvre de huit auteurs différents: Serge Dalens et Jean-Louis Foncine, directeurs de la collection entre 1954 et 1971, et qui, à eux deux, sont les auteurs de cinq de ces ouvrages et c'est pourquoi nous les citons en premier, puis Pierre Labat, X. B. Leprince, Jean Valbert, et un certain «Mowgli Rennie», pseudonyme adopté par Jean-Claude Alain, auteur emblématique de la collection «Jamboree» (Éditions Spes), rivale de «Signe de Piste» (Éditions

Alsatia), et enfin, mais il s'agit de la seconde génération d'auteurs, Gilles Avril, et Jean d'Izieu et Michel Sabathier (ensemble). Présenter le contexte éditorial et idéologique nous a paru important avant d'envisager les ouvrages en eux-mêmes, sélectionnés pour leurs liens étroits avec l'idée qu'il revient aux jeunes générations de construire une Europe amicale et unie. Pour ce faire, nous nous sommes attachés tout d'abord à l'étude du paratexte lorsqu'il y en a un: dédicaces, exergues, préfaces ou avant-propos qui clarifient ou explicitent le point de vue des auteurs, parfois à l'occasion des rééditions ultérieures.

Nous commencerons par parler de l'incontournable série des «*Prince Éric*», écrite par Serge Dalens, et qui comporte six volumes au total: le premier –*Le Bracelet de vermeil*– basé sur le principe du grand jeu, cher au scoutisme, associé à un mystère à découvrir, parut en 1937 et connut immédiatement un franc succès. Notons qu'à la fin de ce premier volume, on découvre que le fameux Éric est norvégien, ce qui marque le début, dans la collection, des amitiés internationales. Mais ce qui retient l'attention dans cette série, outre sa longévité, c'est l'aspect a-chronologique de ses parutions: si le deuxième roman –*Le Prince Éric* (1940)– relate une aventure dramatique, annonciatrice des événements politiques de l'époque, qui se place bien six mois après le premier, le troisième –*La Mort d'Éric*–, paru en 1943, fait mourir le héros en France, en 1940, à l'issue de «la drôle de guerre» qui semble avoir beaucoup marqué l'auteur. La série aurait dû s'arrêter à ce moment-là, or il n'en est rien: le quatrième roman –*la Tache de vin* (1945)– revient en arrière et place l'action pendant l'année qui suit *Le Prince Éric*, sans parler des deux derniers, très tardifs, *Éric le magnifique* (1984), dont l'action prend place avant le deuxième volume, et *Ainsi régna le Prince Éric* (1992) qui cherche à combler les «blancs» des ouvrages précédents et à ranimer, sans beaucoup de succès, l'engouement d'un lectorat déclinant pour un jeune héros qui aura marqué plusieurs générations. C'est *Le Prince Éric* que nous avons retenu ici pour sa note préliminaire, écrite pendant la guerre, en décembre 1939, et où l'auteur explique à ses lecteurs que l'ouvrage était terminé fin février 1939 et devait paraître en juillet. Cette parution, on le comprend bien, fut bouleversée par la déclaration de guerre et s'il décida finalement de ne pas changer les chapitres où ses héros font la connaissance de jeunes garçons de la Jeunesse Hitlérienne avec lesquels ils lient des liens d'amitié, c'est

[...] pour que vous ne confondiez pas les enfants avec leurs pères. Pas plus que vous n'êtes responsables de cette seconde guerre, ils ne le sont eux-mêmes. [...] S'il vous faut aider, panser, secourir, ne haïssez pas ces garçons au devoir aujourd'hui si pareil au vôtre. Ne tournez pas en dérision un peuple qui a perdu son âme (Dalens, 1940: 11-12).

Car c'est bien cet argument primordial qui sera développé dans les autres romans de notre corpus: les enfants n'ont pas à porter les erreurs de leurs parents, à suivre «des maîtres sans grandeur» (13), à assumer les haines qui ont opposé les générations précédentes; au contraire, il leur faudra construire, pardonner sans oublier, savoir privilégier l'amitié et éliminer la rancœur. Il s'agit bien là d'un appel à l'édification d'une identité européenne par une jeunesse unie dans un projet commun qui cessera de dresser l'une contre l'autre des nations qu'il est devenu urgent de réconcilier définitivement.

Parmi les récits sélectionnés pour notre corpus, quatre sont de Jean-Louis Foncine, l'autre auteur fétiche de la collection: une nouvelle datée de 1954 et trois romans dont un, *Le Jeu sans frontières*, co-écrit avec Serge Dalens et deux autres, publiés entre 1951 et 1954, qui forment une suite avec les mêmes héros scouts. C'est la réédition de 1976, chez Épi, du *Glaive de Cologne* qui a retenu notre attention car elle est dédiée: «À tous ceux qui savent que demain ils devront construire l'Europe des hommes libres, au mépris de tous les périls et de toutes les difficultés» (Foncine, 1954a: 6) et que, dans l'avant-propos qui suit, l'auteur précise bien que l'intrigue du roman, qui se déroule en 1953, «évoque un problème grave: celui de la nécessaire réconciliation de deux peuples qui s'étaient affrontés dans une lutte sans merci, dont les conséquences laissent de douloureux souvenirs dans des dizaines de milliers de familles» (9). Mais la suite est plus intéressante encore par la restriction qu'elle introduit:

La plus grande vigilance s'impose, surtout devant l'échec évident de cette Construction Européenne qui devrait être chose faite aujourd'hui et à laquelle seuls quelques visionnaires ont encore le courage de croire, en l'état actuel des affrontements économiques et idéologiques. Il faudra bien que cette idée d'une Europe unie remonte un jour dans la conscience des peuples concernés, et que des cœurs neufs s'en emparent pour la faire devenir réalité (9-10).

Cette phrase pleine d'amertume révèle la déception de cette génération d'auteurs, vingt ans plus tard, devant l'édification d'une Europe matérialiste, uniquement centrée sur la coopération économique, laissant de côté la dimension culturelle et surtout spirituelle qui, dans les années cinquante, leur semblait absolument prioritaire.

X. B. Leprince, auteur d'un ensemble de deux romans intitulé *La Quête fantastique*, met en exergue dans le premier, une citation d'Honoré d'Estienne d'Orves, résistant (1901-1941) «Mort pour la France. Fusillé», et qui prône une meilleure connaissance de l'autre: «N'ayez à cause de moi de haine pour personne. Chacun a fait son devoir pour sa propre Patrie. Apprenez au contraire à connaître et à comprendre mieux le caractère des peuples voisins de la France» (Leprince, 1955a: 6). L'une des caractéristique des romans de cet auteur est la présence systématique de l'Étranger et le désir de faire communiquer et œuvrer ensemble des jeunes gens –garçons et filles– issus de cultures différentes, préfigurant ainsi, dès les années d'après-guerre, les avancées de la coopération européenne. De même, le roman de Mowgli Rennie, pseudonyme de Jean-Claude Alain, *L'Aigle d'argent*, sur lequel nous reviendrons longuement dans la seconde partie de cet article, date de 1956 et offre un «Avertissement» où le supposé narrateur explique:

Il suffit d'avoir [...] une douzaine de petits fritz et autant de Français pour que ça démarre, pour qu'ils pigent que ça peut très bien marcher, qu'ils comprennent, quand on leur aura expliqué, que rien ne nous oppose et qu'en s'y mettant dès aujourd'hui avec loyauté et confiance, certaines choses deviendront impossibles (Rennie, 1956: 9-10).

Enfin, le roman de Jean d'Izieu et de Michel Sabathier, *Manfred*, commence par une préface intitulée «Hitler? Connais pas», destinée aux jeunes lecteurs de 1964 pour leur donner de façon extrêmement détaillée le contexte historique dans lequel se déroule l'histoire qui va suivre, et rappeler que nul n'est à l'abri d'événements aussi dramatiques: «C'est ainsi que, par lâcheté, un peuple peut arriver à se faire complice de crimes qu'il n'a pas voulus. *Et cela peut arriver à n'importe quel peuple*»

(d'Izieu-Sabathier, 1964: 13). Ici, très nettement, l'auteur cherche à lutter contre l'oubli ou le déni qui guette les jeunes générations. Certes, la collection «Rubans noirs» à laquelle se rattache ce roman était destinée aux grands adolescents de 16 à 18 ans, plus âgés et responsables que les lecteurs des collections «Signe de piste» ou «Jamboree», mais surtout ces lecteurs de 1964 étaient tous nés après la guerre et le confort de ces années de prospérité en France –les «trente glorieuses»– les poussait à renvoyer la seconde guerre mondiale dans un passé qu'ils estimaient fort lointain.

## II. Les thèmes dominants

Venons-en à présent aux thèmes développés dans ces ouvrages et à la façon dont ils sont présentés à leurs jeunes lecteurs. Le tout premier a trait à la guerre en elle-même et aux souffrances qu'elle a provoquées d'un côté comme de l'autre de la frontière, et il concerne les romans qui se déroulent dans l'atmosphère de l'immédiat après-guerre. Celui de Pierre Labat, *Deux rubans noirs*, paru en 1951, se passe en 1949 dans un Berlin divisé et affamé par le blocus russe. Le père du héros travaille dans la zone française et fait partie de ceux qui organisent un pont aérien pour apporter des vivres aux habitants. Le récit tourne autour du sauvetage d'un de ces avions tombé dans une zone inextricable, en plein hiver, mais plutôt que l'intrigue en elle-même, ce qui nous a intéressée c'est la double vision de l'Europe de 1949 qu'exprime le jeune garçon au début du roman car elle oscille entre le découragement le plus absolu: «l'Europe agonisante finira par mourir de froid, de misère et de tristesse, d'une mort lente et sordide parmi les ruines qu'elle ne sait plus reconstruire» (Labat, 1951: 20), et l'espoir insensé: «il est impossible que meure notre vieille civilisation occidentale créatrice de tant de beauté, ou bien si elle meurt, ce sera d'une mort héroïque et sauvage, flamboyante et wagnérienne, après s'être défendue contre elle-même et contre les autres jusqu'à son dernier souffle» (22). À ces réflexions issues de l'observation de la réalité du moment, répond, dans d'autres récits, l'idée qu'il faut sublimer cette réflexion, la projeter vers l'avenir et que c'est en comprenant la douleur de l'Autre, ses peines, ses deuils, ses drames que l'on pourra construire une véritable Europe, enfin pacifiée et pacifique.

*L'Aigle d'argent* (1956) de Mowgli Rennie est, à ce titre, le plus significatif des romans de notre corpus car il se déroule également en Allemagne lors des années d'occupation de l'après-guerre. Le héros est un jeune garçon, orphelin de mère, inscrit dans un internat allemand pour pouvoir voir régulièrement son père qui fait partie des forces d'occupation. Au début, l'accueil de ses camarades n'est guère chaleureux mais il parviendra à les apprivoiser en prenant conscience de l'ampleur des drames vécus par chacun d'eux: le père de l'un «a été condamné à mort et exécuté comme criminel de guerre» (Rennie, 1956: 36), un autre a été «expulsé avec ses parents de Prusse Orientale. Ils ont tout perdu, et une petite sœur a été égarée pendant l'exode», la mère de deux autres «est restée dans les décombres de Nuremberg» (37). Devant un autre Français, prétentieux, rustre et obtus jusqu'à la caricature, le héros affirme que «les gars qui sont ici ne portent aucune responsabilité de ce qui a pu se passer. Ils ont beaucoup souffert. Il y a ici des tas de types qui n'ont plus leur père, des quantités

d'orphelins. On est libre de refuser son amitié ou sa compréhension, mais non pas le respect, ils y ont droit» (60). Bref, tout au long de son roman, l'auteur cherche à faire comprendre que la souffrance des enfants est la même de chaque côté de la frontière et qu'une véritable prise de conscience s'impose afin de chasser toute idée de haine et de vengeance car ce sont eux qui devront bâtir un avenir de paix et de compréhension mutuelle. La réflexion va d'ailleurs au delà des deux pays concernés: «nous ne pouvons pas rabâcher éternellement ce qui s'est passé [...] ou alors nous ne pourrions plus vivre avec personne... les Espagnols qui..., les Anglais que...» (78). Si l'action se passe uniquement en Allemagne et que le conflit évoqué est celui qui a opposé la France à ce pays, il est évident que l'auteur<sup>1</sup> élargit sa réflexion à l'Europe entière et que son but revendiqué est de «fabriquer une Europe un peu moins absurde et dans laquelle on n'aille pas s'entretuer tous les vingt-cinq ans» (91). *L'Aigle d'argent* étant un roman scout, cet aspect est très présent au cours du récit qui évoque clairement le mouvement des Scouts d'Europe dont la raison d'être serait que «sous le même insigne, dans la même fraternité de chrétiens, se rencontrent Allemands, Italiens, néerlandais, Autrichiens, Belges et bientôt Français» (114). À la dimension internationale du scoutisme, s'ajoute donc une dimension européenne afin que se mêle le sang des vainqueurs et des vaincus pour une mutuelle compréhension, indispensable à la naissance d'une amitié constructive entre les peuples de notre continent.

Le cadre des «Enfants de Berlin» de Jean-Louis Foncine est semblable à celui des deux romans précédents. C'est un des récits rassemblés dans *Les Fils de Christian* paru en 1977, mais il date de 1954 et se passe dans une ville divisée, martyrisée, et qui, neuf ans après le conflit, semblait encore

[...] un décor pour film d'épouvante: des pans de murs dressés vers le ciel, des façades sinistres aux ouvertures béantes, et, entre ces cadavres debouts ou couchés, de singuliers espaces couverts d'orties, de fondrières remplies d'une eau croupissante. Dans les caves, dans les rez-de-chaussée rafistolés par des moyens de fortune, séparés de l'air libre par des cloisons de planches disjointes, vivait un peuple de termites. Ce peuple affairé, laborieux, acharné à surmonter les pires coups du destin, côtoyait dans les rues, dans les excavations, dans les bars, un autre peuple plus difficile à identifier mais reconnaissable cependant à des indices sûrs: celui des diplomates en mission, des militaires de toutes nationalités, des espions et contre-espions en service commandé, des trafiquants de tout poils et de toute envergure, des journalistes fureteurs et déserts, des observateurs politiques [...]. Lucarne et meurtrière percée dans le rideau de fer, Berlin, le soir surtout, devenait la Changai européenne (Foncine, 1954b: 112-113).

Shangai évoque l'idée de trafics et de dépravation et, pour l'auteur, c'est cela l'Europe des adultes, celle de la jeunesse devra se révéler plus belle et plus exigeante, et elle reste à construire! L'année précédente, le scout français, héros de l'histoire a fait la connaissance, lors d'un camp international en Thuringe, d'un jeune Allemand de l'Est à qui il a promis de venir en aide si un jour il en avait besoin. L'aventure commence lorsque l'appel parvient à son destinataire qui doit se rendre de l'autre côté du rideau de fer pour aider son ami à récupérer des papiers compromettants. Il s'agit, bien évidemment d'une intrigue sur fond de guerre froide et le héros parvient à faire passer son ami en Allemagne de l'Ouest à ses risques et périls, mais temporairement: le jeune Allemand retournera chez lui de l'autre côté du rideau de fer car «les enfants des Derniers Temps [sont] d'abord les enfants du

---

<sup>1</sup> Jean-Claude Alain fut le premier commissaire général de la Fédération du Scoutisme Européen, association créée en Allemagne en 1956 et introduite en France en 1958.

devoir» (149). Mais tous deux ont la certitude que «si un jour il y a vraiment une Europe, on pourra consacrer le premier buste à Beethoven» (147). Qui, en 1947, pouvait penser que vingt-cinq ans plus tard, le Conseil de l'Europe choisirait, pour incarner l'union, l'*Hymne à la Joie* de ce même Beethoven?

Quant à *Manfred*, de Jean d'Izieu et Michel Sabathier, paru en 1964, c'est un cas à part dans la mesure où son action se situe en 1959, et qu'il met en scène un jeune Français de 16 ans, né en 1943, élevé par une famille aimante et harmonieuse. Différent de ses frères et sœurs, il se sent étrangement fasciné par l'allemand et la culture allemande malgré la haine des Allemands transmise par son père très marqué par ses années de guerre. Le début du roman commence lorsque ses parents lui révèlent qu'il n'est pas leur fils, qu'il est celui d'un couple franco-allemand marié contre l'avis de leurs familles, qu'ils l'ont recueilli et adopté en quelque sorte après la mort de ses vrais parents... et que, seize ans après sa naissance, sa grand-mère allemande le réclame auprès d'elle! Il lui faudra apprendre à se sentir aussi allemand, à adopter cette seconde famille, à la comprendre et à l'aimer, sans pour autant délaisser la première. Tout au long de ce processus, il sera aidé par les lettres de ceux qui ont accepté de renoncer à lui:

Je te fais confiance pour garder intactes les valeurs françaises que j'ai essayé de te faire partager. Ce sont ceux qui depuis longtemps ont fait la réconciliation qui ont raison; toi, tu seras mieux placé que quiconque pour prendre ta place parmi eux (d'Izieu-Sabathier, 1964: 141).

et également par les rencontres que lui offre son séjour chez cette aïeule dure et distante dont il arrivera néanmoins à abattre les défenses. Ces rencontres le font progresser, pas à pas, dans une meilleure compréhension des drames vécus de l'autre côté du Rhin: «J'ai eu le temps de réfléchir. Et j'en suis arrivé à la conclusion qu'il faudrait beaucoup de types comme moi, déchirés entre deux peuples, entre deux époques, des témoins de la stupidité des guerres, en somme...» (195). Pour les auteurs, c'est évidemment, là encore, par la compréhension des souffrances de l'Autre que passe la réconciliation: tant qu'un peuple se referme sur ses propres drames sans vouloir accepter le fait que l'ennemi a eu également son lot de malheur, il n'est pas possible de construire un avenir de paix.

Le deuxième thème privilégié par les auteurs est l'urgence d'une réconciliation constructive et donc, avant tout, la nécessité d'oublier haine et vengeance et d'opter pour une réconciliation effective dans la réalisation de projets construits ensemble. C'est notamment le thème central des *Compagnons de la Loue* (1954) de Jean Valbert dont les héros de quinze ans sont très marqués par leurs souvenirs de l'occupation. L'arrivée d'un jeune Allemand fugueur perturbe leur amitié jusqu'à ce que le récit des épreuves subies par le garçon chassé avec sa famille de Prusse orientale fasse comprendre au plus violent des jeunes Français, dont les parents sont morts à Ravensbruck, que les malheurs des uns ne peuvent pas être compensés par celui des autres, qu'ils doivent au contraire provoquer une mutuelle compréhension et aboutir à une véritable coopération. Le roman s'achève par le sauvetage de gens menacés par une inondation qui scelle la possibilité d'une communauté (scoute) juvénile unie dans l'action.

Nous n'insisterons pas sur l'intrigue du roman de Jean-Louis Foncine, *Les Forts et les purs*, paru en 1951, très orienté sur les souvenirs de la guerre en elle-même, mais plutôt sur le rêve exprimé dans une de ses lettres par le frère maquisard de l'un des protagonistes:

Le combat que nous menions nous paraissait nécessaire, mais il n'approchait que de très loin celui que dans le fond de notre cœur nous savions inévitable: celui qui par-delà les classes et par-delà les patries ferait naître cette nouvelle génération d'hommes droits et forts qui sauraient façonner un monde nouveau (Foncine, 1951: 203-204).

Dans *Le Glaive de Cologne* qui constitue la suite du roman précédent, l'auteur explicite sa pensée dans le dernier chapitre intitulé «L'Europe de "l'homme debout"» (Foncine, 1954a: 209) en précisant qu'il «y a eu tout de même deux Europe et deux Europe de taille: la chrétienne et la romantique, c'est-à-dire celle des révolutions de la liberté, [...] demain il y en aura une troisième» (211). Mais pour lui, il s'agit d'une Europe empreinte d'idéal scout et nourrie de la mystique de la chevalerie, une construction volontaire, «seul pays qui comptera demain en Occident: le pays des forts et des purs» (217) parce que bâtie pour l'avenir, par des hommes capables d'aller de l'avant en oubliant les haines et les affrontements du passé. C'est sous cet éclairage que se comprend l'amertume exprimée dans l'avant-propos de l'édition de 1976. L'Union européenne telle que nous la connaissons n'a évidemment rien à voir avec celle dont rêvaient Jean-Louis Foncine et ses amis dans les années cinquante.

Enfin le troisième thème développé par ces romans est la nécessité d'encourager l'amitié entre les jeunes de différents pays, amitié qui ne peut surgir que d'une meilleure connaissance de l'Autre, elle-même issue de la réalisation d'activités ou de projets communs. Le scoutisme, basé sur l'action et la vie en groupe, se prête bien au développement de ce sujet c'est pourquoi les trois romans que nous avons retenus mettent en scène des scouts entièrement tendus vers l'action et la réussite d'une grande aventure. *Le Jeu sans frontières*, qui date de 1947 donc très tôt après la guerre, fait intervenir le réseau des «scouts du monde» mais en réalité il s'agit concrètement d'une coopération entre Français, Belges, et Autrichiens. Si un Américain participe à l'aventure, c'est parce qu'il se trouve en France à ce moment-là. Le scoutisme est présenté comme une véritable communauté de jeunes garçons décidés et débrouillards, prêts à se lancer dans l'aventure lorsqu'il s'agit d'œuvrer pour une bonne cause. Des bandits enlèvent un jeune acteur lors d'un tournage et une poursuite s'engage entre un groupe de scouts bien décidés à sauver l'adolescent et les gangsters qui se dirigent vers la Belgique, puis vers l'Allemagne pour prendre à Hambourg un bateau qui remonterait l'Elbe jusqu'à la Tchécoslovaquie d'où sont issus les gangsters. Une des idées de ces scouts, et c'est ce qui nous a paru intéressant dans le cadre de notre étude, c'est de faire lancer un appel radio sur *Radio-Bruxelles*, dans le cadre de l'émission scout hebdomadaire appelée «La voix de la fraternité»: «Chers frères scouts, où que vous soyez éparés dans le monde, vous pouvez accomplir une mission essentielle en signalant immédiatement aux autorités de police locale toutes traces [de...] Marc Lorand, dit Marco au cinéma, enlevé par deux individus» (Dalens-Foncine, 1947: 72). Un véritable réseau de solidarité entre jeunes garçons et filles s'organise alors avec un scout belge comme point fixe. C'est lui qui reçoit et se



transmet les renseignements car «pour une affaire internationale, Bruxelles n'est pas mal placé» (101). Si l'on pense que le pacte de Bruxelles date de 1948, on peut remarquer que l'auteur a fait preuve là d'un remarquable sens prémonitoire, ce qui peut déjà se voir comme un clin d'œil à l'embryon de communauté européenne qui commençait à se mettre en place à cette époque. Au petit groupe franco-américain initial, s'agglomère donc ce scout belge, bientôt suivi de deux Écossais, d'un Autrichien, de quelques Allemands et, tout à la fin, de scouts-marins hollandais. À eux tous, ils parviendront à empêcher le bateau de passer en Allemagne de l'Est, à délivrer Marco et à faire arrêter les bandits tout en arrachant de leurs griffes un jeune orphelin de leur âge qu'ils ramèneront au cirque où travaillent les quelques membres qui restent de sa famille. L'action est trépidante et l'amitié s'établit de façon spontanée entre ces jeunes gens de nationalités différentes tendus vers un but précis. Là encore, c'est dans l'action commune que se bâtit une véritable fraternité européenne.

Quant à *La Quête fantastique* de X.B. Leprince, elle se compose de deux romans, *Le Raid des quatre châteaux* (1954), et *La Neuvième Croisade* (1955), dans lesquels les héros sont six scouts d'une quinzaine d'années dont l'amitié est née lors d'un Jamboree –grand rassemblement scout international–. Le but des chefs est défini dans le troisième chapitre du *Raid des quatre châteaux*: «Au fond voyez-vous, nos Jams et nos rassemblements juxtaposent les Nations plus qu'il ne les mélangent. Nos garçons se comparent, se jugent, sans collaborer aussi intimement qu'il est désirable. Ils rivalisent au lieu d'apprendre à s'aimer» (Leprince, 1955a: 45). C'est donc ce désir de fomenter une véritable entente entre jeunes gens issus de pays étrangers qui pousse les chefs à constituer des équipes vraiment internationales pour un grand jeu où il leur faudra faire «la preuve de la fraternité possible des Nations» (49). Ils forment ainsi une «patrouille» Danemark-Luxembourg-Belgique, une seconde Italie-Grande-Bretagne-Suisse, une troisième Norvège-Autriche-Pays-Bas et une quatrième Allemagne-France-Irlande qui sera celle de nos héros, gagnera le grand raid et se reformera l'année suivante pour revivre une aventure particulière –la quête du Graal– en France, thème du second roman. Si nous revenons au premier, nous remarquerons que la rivalité entre les Nations est toujours latente et ressort en cas d'extrême fatigue où de dissensions entre les garçons:

Ils se lancèrent à la tête les crimes immortels qui divisaient leurs peuples, échangeant Oradour contre le Palatinat dévasté, les rançons de la Prusse contre celles de la France, et ces tombeaux de Lotharingie passionément disputés: la Sarre captive contre l'Alsace libérée. Bruno eut le dernier mot, en jetant dans la balance des dettes, le meurtre de Conradin par le duc d'Anjou. Richard en demeura pantois, car il ignorait tout autant Anjou qu'Hohenstaufen, et ce Conradin était mort en 1268, ce qui ne nous rajeunit pas (172-173).

L'humour du dernier trait sert à montrer l'inanité de telles disputes, à dédramatiser la scène et à préparer l'intervention pacifique et pacifiante de l'Irlandais, comme si la construction d'une véritable Europe nécessitait la coexistence de plusieurs peuples qui n'auraient pas forcément la même histoire en commun, permettant de la sorte d'effacer ou d'éloigner les querelles les plus vives et les plus mauvais souvenirs. Dans les dernières pages de *La Neuvième croisade*, deux des adultes du récit tirent la morale de l'histoire, et cet échange de vues est ce qui nous semble, dans le cadre de cette étude, le plus intéressant: «Regarde, trois pays ont contribué à constituer leur Patrouille, et malgré les préventions séculaires et la diversité des cultures, ils ont été soudés par l'action, parce qu'ils relevaient

du même idéal, des mêmes lois, et qu'un même but s'était imposé à eux» (Leprince, 1955b: 189). L'auteur exprime là, par la bouche de son personnage, l'idée que les haines séculaires ne peuvent s'éteindre que par l'action commune, la volonté de mener à bien des projets destinés à faire travailler diverses nationalités ensemble, seule vraie condition pour faire naître l'amitié. C'est d'ailleurs cette même idée que reprend son interlocuteur avec véhémence, et l'on voit combien la cruelle réalité de la guerre reste malgré tout présente dans ce roman de 1955:

Tes enfants sont morts noyés sous les coups d'un sous-marin allemand. Le père de Bruno... abattu au dessus de Malte. Tes scouts français? Tous fils d'officiers d'active ou de réserve. Tes Irlandais, je n'en parle pas, ils deviennent fous furieux dès qu'on évoque l'Ulster, et il se fiche du reste de l'Europe. Et pourtant ces enfants sont là, au coude à coude... ils jouent, ils rient, ils s'aiment, et ont trouvé cette devise... 'Ensemble!' (189).

L'intérêt de ces trois ouvrages par rapport aux précédents est que l'aventure se joue en privilégiant l'aspect international du groupe et en délaissant de façon résolue la réalité de la guerre et de ses séquelles. L'idée des auteurs est d'aller de l'avant pour construire un monde où les jeunes sont capables de réaliser quelque chose, de vivre une véritable amitié en s'unissant par dessus les barrières supposées que constituent les frontières des États. Enfin, nous finirons ce parcours avec le roman de Gilles Avril, *Les Visiteurs de Hambourg*, qui date de 1973 et marque un peu une rupture par rapport aux ouvrages précédents dans la mesure où cette amitié entre jeunes Européens, présentée jusque là comme un idéal à atteindre, est devenue une réalité, presque une évidence. Le premier chapitre commence par l'évocation de la guerre sur l'océan que se livrèrent Allemands et Alliés en 1944, mais c'est uniquement pour planter le décor de l'aventure que vont vivre les héros en 1971, et qui tournera autour d'un trésor caché dans les flancs d'un navire allemand, arraisonné par les Anglais, confisqué puis devenu cargo marchand américain. Il s'agit en fait d'une énigme policière qui sera résolue grâce à une coopération amicale et internationale. Ce roman clôt en quelque sorte un cycle: les jeunes héros de 1971 sont forcément nés dix ans après la guerre, ils n'en ont même pas connu les séquelles, en eux ne subsiste nulle rancœur, cette idée-même leur est étrangère. Le passé est devenu un cadre, juste un prétexte pour vivre une grande aventure.

### **Conclusion: l'identité européenne**

Les héros que onze des douze romans que nous avons présentés mettent en scène sont des jeunes garçons nés avant ou pendant la guerre, et donc profondément traumatisés par ce qu'ils ont vu ou vécu. C'est la raison pour laquelle le corpus de notre étude est limité: comme on l'a vu avec *Les Visiteurs de Hambourg*, à partir du moment où les héros seront nés après la guerre, leur regard sur celle-ci changera, d'autant mieux que ceux qui les ont précédés ont vraiment su mettre de côté une haine héréditaire qui n'a plus lieu d'être de nos jours et qu'il est actuellement bien difficile de comprendre. Certes, les ouvrages en question ont fait l'objet de rééditions mais ceux qui écrivirent dans les années qui suivirent n'avaient plus pour objet de «foment» une identité européenne car le projet était déjà en marche et n'avait plus besoin que d'être conforté. La guerre et la coopération entre Européens sert alors plutôt à

ancrer le décor dans une actualité difficile, à offrir un prétexte pour décrire de nouvelles aventures à une génération liée par cette amitié entre les peuples que désiraient tant les premiers auteurs de la collection «Signe de Piste», même si la réalité de la Construction européenne d'aujourd'hui ne correspond pas en tous points à l'idéal qu'ils avaient rêvé. En conclusion, nous voudrions également partager l'opinion d'Étienne de Montety, chef d'orchestre d'un ouvrage à deux voix rassemblant les souvenirs d'un Allemand et d'un Français nés tous deux en 1922, donc tout jeunes lors de la déclaration de la guerre, et tout deux auteurs d'un livre de mémoires vers la fin de leur vie. Montety, dans son prologue, affirme que ces «ouvrages ont permis aux jeunes générations de lire le passé, moins comme une succession de ruptures, d'affrontements et de crimes que comme un puzzle formé de multiples pièces aux contours et aux reflets divers» (de Saint Marc-von Kageneck, 2002: 10). C'est bien ce puzzle qui constitue l'essence de l'identité européenne.

### Références bibliographiques

#### Corpus retenu:

- AVRIL, Gilles (1973): *Les Visiteurs de Hambourg*. Paris, Alsatia, «Safari-signé de piste».
- DALENS, Serge (1940): *Le Prince Éric*. Paris, Alsatia, «Signe de piste». Édition de référence: 1944.
- DALENS, Serge, et FONCINE, Jean-Louis (1947): *Le Jeu sans frontières*. Paris, Alsatia, «Signe de piste». Édition revue et augmentée, Alsatia-Épi, «Le nouveau signe de piste», 1976.
- (1977): *Les Fils de Christian*. Paris, Alsatia-Épi. «Le nouveau signe de piste».
- FONCINE, Jean-Louis (1951): *Les Forts et les purs*. Paris, Alsatia, «Signe de piste». Édition de référence: Alsatia-ÉPI, «Le nouveau signe de piste», 1975.
- (1954a): *Le Glaive de Cologne*. Paris, Alsatia, «Signe de piste». Édition de référence: Alsatia-ÉPI, «Le nouveau signe de piste», 1976.
- (1954b): «Les enfants de Berlin», en DALENS-FONCINE (1977), pp. 119-149.
- D'IZIEU, Jean, et SABATHIER, Michel (1964): *Manfred*. Paris, Alsatia, «Rubans noirs».
- LABAT, Pierre (1951): *Deux rubans noirs*. Paris, Alsatia, «Signe de piste».
- LEPRINCE, X. B. (1955a): *Le Raid des quatre châteaux*. Paris, Alsatia, «Signe de piste». Édition de référence: Alsatia-Épi, «Signe de piste», 1979.
- (1955b): *La Neuvième croisade*. Paris, Alsatia, «Signe de piste».
- RENNIE, Mowgli (1956): *L'Aigle d'argent*. Paris, Spes, «Jamboree».
- VALBERT, Jean (1954): *Les Compagnons de la Loue*. Paris, Alsatia, «Signe de piste».

#### Études, critiques et autres:

- BEZBAKH, Pierre (1992): *Les Europes d'avant l'Europe, de l'empire romain à l'Europe des Douze*. Paris, Bordas.

NIÈRES-CHEVREL, Isabelle, et PERROT, Jean, dirs. (2013): *Dictionnaire du livre de jeunesse*, ouvrage collectif, notices: «Dalens», «Foncine», «Joubert», «Signe de piste». Paris, Éditions du Cercle de la Librairie.

DE SAINT-MARC, Hélié, et VON KAGENECK, August (2002): *Notre histoire (1922-1945). Conversations avec Étienne de Montety*. Paris, Les Arènes.

TROPELIÁS